

Le moi pensant : apatride, Hannah Arendt.

Ce « qui donne à la pensée son poids caractéristique, est, en termes d'espace, un « nulle part ». Le moi pensant qui se meut parmi les universels, les essences invisibles, se trouve, à strictement parler, nulle part ; c'est un apatride, au sens le plus fort du terme – ce qui explique peut-être le développement précoce d'une mentalité cosmopolitique chez les philosophes.

Le seul penseur important qui, à ma connaissance, ait nettement compris ce que ce statut d'apatride était l'état de nature de la pensée est Aristote – peut-être parce qu'il connaissait si bien, et expliquait avec tant de clarté, la différence entre la pensée et l'action (distinction fondamentale entre la vie politique et la vie philosophique) et, en tirant la conclusion évidente, refusait de « partager le sort » de Socrate et de permettre aux Athéniens de « pêcher à deux reprises contre la philosophie ». Quand on l'accusa d'impiété, il quitta Athènes et « se retira à Chalcis, haut lieu de l'influence macédonienne »¹. Il comptait la qualité d'apatride au nombre des avantages majeurs de la vie de philosophe dans le *Protrephtikos*, une de ses œuvres de jeunesse qui ne nous est parvenu que sous forme de fragment, mais était encore bien connue de l'antiquité. Il y loue le *bios theoretikos* qui ne requiert « ni équipement ni endroit spécial pour s'exercer ; en quelque endroit de la terre qu'un homme se consacre à la pensée, il atteindra partout la vérité comme si elle était présente ». Les philosophes aiment ce « nulle part » à l'égal d'un pays (*philochorein*) et ils veulent renoncer à toute autre activité pour le seul plaisir d'être oisifs, comme on dirait de nos jours (*scholazein*), à cause de la douceur inhérente à la pensée ou à la pratique de la philosophie elle-même². La raison de cette indépendance bénie est que la philosophie (la connaissance par le discours, *kata logon*) ne s'arrête pas sur les instances particulières, les objets offerts aux sens, mais s'attache aux universaux (*kath'olou*), aux choses qu'on ne peut localiser³. Ce serait une grosse erreur d'aller chercher ces universaux au niveau de la pratique et de la politique qui ne concernent que les cas particuliers ; dans ces domaines, les constatations « générales » applicables partout de la même façon, se dégradent immédiatement et tombent dans les généralités creuses. L'action s'applique aux cas particuliers, et seuls les énoncés spécifiques peuvent être valides en morale ou en politique⁴.

¹ Ross, Aristotel, p. 14.

² *Protrephtikos*, B56.

³ Physique, VI, VIII, 189a5.

⁴ Ethique à Nicomaque 1141b 24-1142a 30, Cf. 1147a 1-10.

Autrement dit, il se pourrait bien que nous ayons posé une question sans objet, à côté, en demandant où se trouvait le moi pensant. Considéré sous l'angle du monde quotidien des phénomènes, le partout du moi pensant – qui fait comparaître devant lui ce qui lui plaît, à partir de n'importe quel point du temps ou de l'espace, que la pensée traverse à une vitesse supérieure à celle de la lumière – est un *nulle part*. Et comme ce nulle part n'est en aucune façon identique au nulle part à deux face dont nous sortons d'un coup à la naissance, pour y disparaître presque aussi soudainement dans la mort, on peut très bien le concevoir comme le Néant. Le vide absolue peut être un concept – frontière qui entrave la pensée ; il n'est pas inconcevable, mais impensable. De toute évidence, s'il n'existe absolument rien, il ne peut y avoir à quoi penser. Le fait de posséder des concepts-frontières aussi étroits qui enferment notre pensée dans des murailles insurmontables – dont fait partie la notion d'un commencement et d'une fin absolus – nous fait comprendre, tout au plus, que nous sommes en vérité, des êtres finis. Imaginer que semblables limites pourraient servir à circonscrire la topographie d'un lieu où localiser le moi pensant ne serait qu'une variation de plus sur la théorie des mondes duels. La nature finie de l'homme, qu'impose irrévocablement la brièveté de sa vie, encadrée d'une durée infinie étirée à la fois dans le passé et le futur, constitue l'infrastructure, si l'on peut dire, de son activité mentale : elle apparaît comme seule réalité dont la pensée, en tant que telle soit consciente, quand le moi pensant s'est mis en retrait du monde des phénomènes et a perdu le sens du réel, inséparable du *sensus communis*, grâce auquel l'homme s'oriente dans le monde.

En d'autres termes, la remarque de Valéry – quand on pense, on n'est pas – serait juste si le sens du réel était entièrement déterminé par l'existence spatiale. Le parcours de la pensée est bien un nulle part. Cependant l'homme n'existe pas seulement dans l'espace ; il existe aussi dans le temps... (suivent des considérations sur le temps, puis sur le fossé entre le passé et le futur).

Arendt Hannah, *La vie de la pensée. Où est-on quand on pense ?* Paris, PUF, 1981, p. 224-226.